

SI LA MER MEURT

Frédéric Jean Gilles



1. Invasion silencieuse

Les odeurs de la nuit rampent jusqu'à moi.
Métalliques. Froides.
Sous mon crâne, elles libèrent une amertume étrange,
qui réveille des rires — des ricanements —
trop aigus pour être humains.

Je me retranche dans ma citadelle intérieure.
J'écris pour ne pas sombrer.
Je bâtis un monde, à l'abri de l'âme.
Un monde peuplé d'égrégories faméliques,
dont les cris lacèrent mon esprit malade.

2. Chaos des voix

Ma parole chavire.
Elle ne tient plus : fendue, flottante,
ballotée par une mer furieuse.

Mon esprit est assiégé.
Des ombres sifflent des injures,
comme des serpents qui soufflent à travers les murs.
Je garde la tête hors de l'eau — vacillante.

3. La voix intérieure

Chacun porte en soi une voix secrète.
Intime. Inaltérable.
Elle marque l'âme comme un sceau silencieux.
Et guide nos pas à travers le brouillard des contradictions.

4. Pensée sabordée

Ma voix prend l'eau.
Le tumulte des *voix* — un nid de vipères — ronge mon centre.
Ordres. Contre-ordres. Injures.
Tout menace d'éclater.
Mon île intérieure se fissure.

5. Refuge : les livres

Alors, je lis.

À voix basse.

Chaque page, un rempart.

Chaque phrase, une incantation contre les rires assassins.

Mais ils me retrouvent. Toujours.

— *Salope, où vas-tu ?*

Mon oasis s’efface.

Ils envahissent ma dernière retraite.

6. Effondrement

Fiévreux.

Épuisé.

Ma tête s’ouvre de toutes parts.

Un poison lent se répand sous mon crâne.

Les insultes me collent à la peau — visqueuses, suffocantes.

Je me retire.

Spectral.

Je ne suis plus qu’un cri.

7. La prière

Accoudé au velux,

je parle au ciel.

Sans y croire.

Comme les naufragés qui murmurent encore
aux dieux devenus sourds.

8. L’illumination

La fièvre s’élève.

Dans le délire, deux formes apparaissent,
suspendues au-dessus de mes jambes.

Translucides.

Blanches.

Lumineuses.

Elles diffusent une paix froide, minérale.
Les ombres se dissolvent,
comme des châteaux de sable sous la bruine.

9. La révélation

Un instant —
elles dansent,
puis s'évaporent.

Je les poursuis,
elles m'entraînent.

Sur des sentiers où le lait coule et le miel apaise.
Là, l'espoir revient,
comme un mort bienveillant des tragédies antiques.

10. Message

Elles s'approchent.
Deux formes éclatantes, douces,
presque humaines.

Je recule.
Méfiant.

Puis, lentement,
elles déposent en moi
trois mots :

Patience. Rien ne dure.

11. Après la vision

Protégé par leur lumière,
j'ai enfin pu répondre aux voix.
Non par la haine,
mais par la patience —
c'est-à-dire la persévérance
à croire en l'arrivée certaine
d'autres temps,
d'autres lieux,

qui gonfleraient
mon ventre
d'une volonté nouvelle :

Aller toujours plus loin
dans la quête
d'un monde clairsemé
de silence —
point crucial
d'une parole que l'on souhaite
porter loin, là-bas,
par-dessus
les subtilités d'un air
qui soutient la vie,
même empêchée,
même salopée.



Chapitre 2 - Classé, noté, évalué

(...) Mais le bruit de fond de son corps viendra encore fausser le chant.
Saloper l'élan.
Ce que sa bouche tentera d'exprimer,
ce que sa main cherchera à atteindre,
se heurtera à ce bourdonnement.

Il ne sortira pas de la douleur.
Il l'apprivoisera.
Il la pliera.
Il l'assouplira.
Il fera avec.
Il fera en sorte.
Il l'utilisera.

D'abord pour lui.
Puis, sans y penser,
il contaminera les autres.
Eux aussi devront porter quelque chose d'insensé :
fuir ou retrouver,
aimer ou haïr,
chuter ou bâtir,
avant que le mystère ne referme la porte.

Et après tout cela —
après le film de la vie —
la pellicule s'accrochera,
et la bobine déroulera une suite sans titre,
sans témoins,
dans cette solitude d'avant le temps.
Celui qui ne commence pas.
Parce qu'il ne finit jamais.
Ni par le corps.
Ni par la parole.
Ni par l'esprit.

Et pourtant...
quelque chose veillera.
Sous les ruines.
Au fond du silence.
Une brèche.
Minuscule.
Persistante.

Ce ne sera pas la joie.
Ni la guérison.
Mais une clarté tiède.

Comme une lumière derrière les paupières fermées depuis trop longtemps.
Ce ne sera pas une sortie.
Mais un seuil.
Un soupir plus vaste que la douleur elle-même.

Un matin,
sans y penser,
il respirera un peu mieux.
Il écouterait un oiseau.
L'oiseau dira que tout a changé.
Il aimera quelqu'un.
Comme on aime une sensation,
un état d'âme,
un instant.
Pour rien.

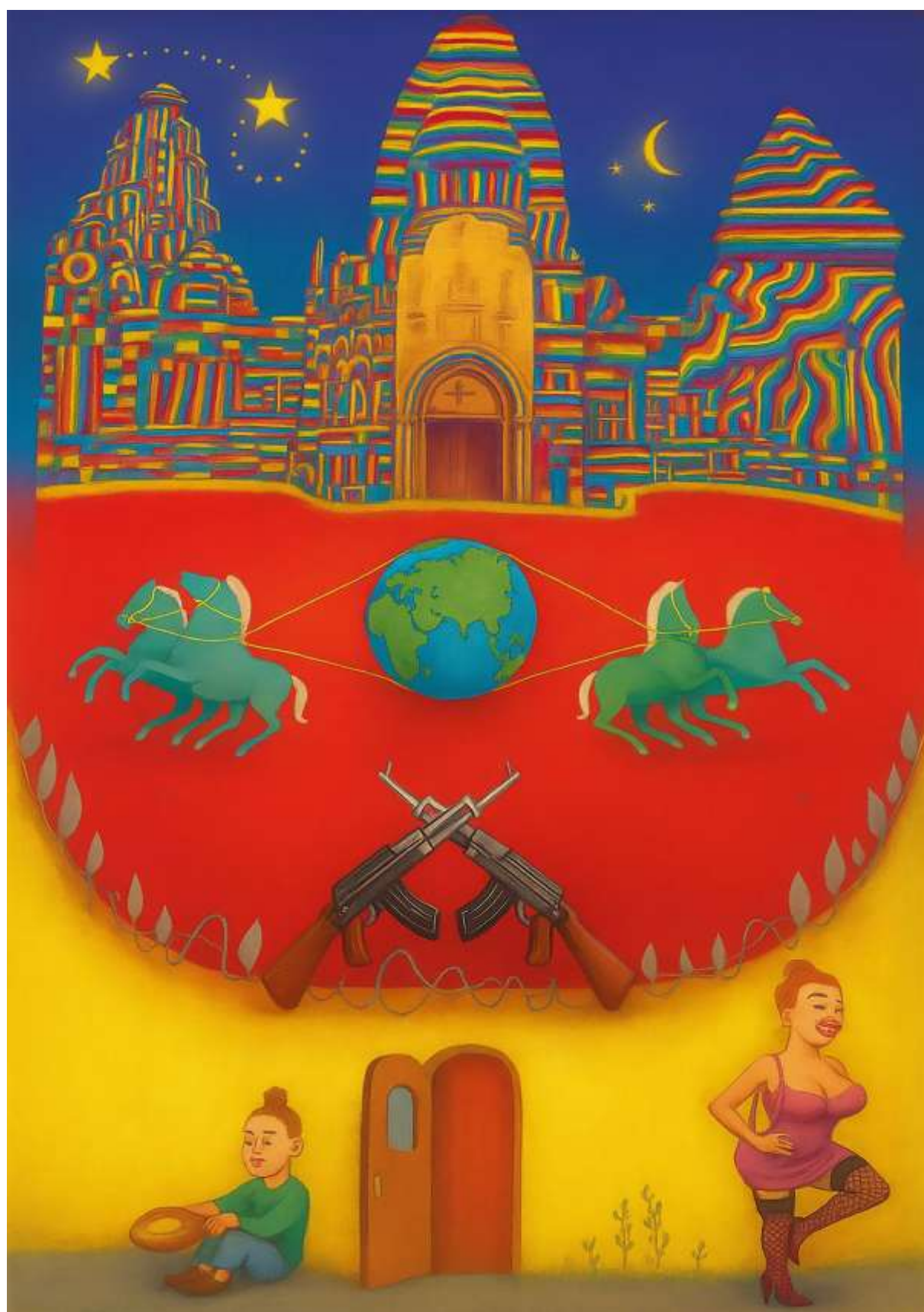
Et ce rien suffira.
Le monde ne se redressera pas.
Mais il s'inclinera différemment.
Et lui avec.
Vers les autres.
Vers le vivant.
Vers ce qui, sans promettre,
réchauffera.

Pas pour guérir.
Mais pour être là.
Ensemble.
Un peu plus doux.
Un peu moins seuls.

Mais le trouble, lui, ne partira pas.
Il flottera.
Comme un souvenir.
Ou une menace.

Un jour, il reposera le dossier.
Son histoire y sera écrite.
Définie.
Classée.

Il se demandera :
Est-ce vrai ?
A-t-elle une place dans la mécanique du réel ?
Ou bien est-ce là...
son œuvre la plus vivante ?
Une fiction de survie.
Une imagination
qui a sauvé quelque chose
qu'on ne saura jamais nommer.



4. Lettre d'A. – Témoin du vertige

****Février 2013****

Ce matin, une lettre m'attendait.

De ma sœur.

Voici ce qu'elle m'écrit :

****Mon frère,****

Tu m'as écrit. Alors, je réponds.

Tout a commencé à vingt-et-un ans.

La maladie a pris corps dans ta tête.

On t'accompagnait avec Maman, chez S.

Tu partais pour Londres.

Mon cœur s'est brisé.

Tes vêtements. La nuit.

Et puis... plus rien.

Un an sans nouvelles.

À ton retour, tu ne sortais plus.

Et ce jour-là, dans la voiture :

> — *Ce sont les voisins... Ils crient "salope", ils rient...*

Le médecin a murmuré : suicide.

Un choc.

Mon Dieu a vacillé.

Impuissant. Ingrat.

La maladie, immense,
et nous, minuscules.

Alors on a décidé.
Pas l'hôpital.
Jamais de force.
Juste être doux.
Te faire prendre les pilules
dans un geste de tendresse.

Les médecins disaient :
> — *Cellules plus grandes que la normale...*
> — *Intelligence au-dessus du lot...*

Moi, je perdais des heures de classe.
Chaque matin, veiller,
t'écouter dire : *« C'est un complot. »*
Mais tu me faisais confiance.
À moi seule.

Parfois, tu n'étais plus là.
Un autre parlait à ta place.
Et puis, un jour, tu revenais.
Et je reconnaissais ton regard.

Il y a eu les chaises, brisées
sous le crucifix,
le feu.

Il y a eu les thuyas, taillés à la scie.
Et ton corps amaigri.

Je n'oublierai jamais ce moment :
> — *Comment on tient une fourchette ?*
> — *Comme ça.*
> — *Et après ?*
> — *On mâche.*

Les voix voulaient la mort de F.
La nuit, surtout.
Le jour, tu la détestais.
Pourquoi elle ?
Pourquoi cette noirceur ?

J'ai craqué, une fois.
Tu t'en souviens ?

Puis il y a eu la médication.
Ton regard redevenu lisible.
Un instant, je t'ai retrouvé.

Mais à ta dernière sortie,
on n'est pas venus.
Maman était triste.
Parle-lui.

Tout cela, on le porte.
On apprend.
On compose.

Même avec les silences.
Même quand les mots ne suffisent pas.

Je t'aime aussi.

****A.****



Chapitre 1 - Derrière le miroir

Depuis mes décompensations,
je ne suis plus sûr de rien.

Rien.

Pas même de ce corps.

Pas même de ce nom.

Et sûrement pas de moi-même.

Le monde est là, oui.

Tel que je le perçois.

Sans voix.

Aujourd'hui.

Mais qui me dit que demain,

des forces impénétrables,

invisibles,

muettes,

ne viendront pas

retirer,

effacer,

renverser

l'évidence même de ce que je tiens pour vrai ?

Qui me garantit

que ce réel-là

n'est pas une peau fragile

sur une matière plus floue,

plus mouvante,

plus *intentionnelle* ?

Parce que je soupçonne — oui —

que l'univers,

loin d'être fixe,

loin d'être là pour nous,

est peut-être formé
des intentions de celui qui le traverse.

Une matière de possibles,
tendue, malléable,
sensible aux désirs,
aux peurs,
aux regards.

Une pensée collective,
peut-être,
qui rêve sa forme.

Un songe à plusieurs.
Et qui, au moindre soupçon d'égoïsme,
se désagrège.

Oui —
je le sens.
Quand les volontés se courbent,
penchées, avares,
tournées vers un miracle pour soi seul,
le monde se referme.
Il se rétracte.
Il fuit.

Le miracle, s'il existe,
ne s'ouvre que pour les mains ouvertes.
Pas pour les poings serrés.

Et moi ?
Je suis là,
à douter,
à penser que tout cela —
même mes soupçons —
sont des éclats d'une matière plus vaste,
plus tendre,
plus indomptable.

Et je me tais.

Parce que tout ce que je dis
pourrait déjà être faux
au moment même où je le pense.

Mais je continue à tendre l'oreille.

Parce que dans le silence,
parfois,
quelque chose
— une intention —
divague encore.

